

L'erreur historique de René Lévesque

SIMON-PIERRE SAVARD-TREMBLAY, *Le souverainisme de province*, Montréal, Boréal, 2014, 226 pages

Daniel Gomez

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2015). Compte rendu de [L'erreur historique de René Lévesque / SIMON-PIERRE SAVARD-TREMBLAY, *Le souverainisme de province*, Montréal, Boréal, 2014, 226 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 33–34.

L'ERREUR HISTORIQUE DE RENÉ LÉVESQUE

Daniel Gomez

Chef de pupitre, essais politiques

SIMON-PIERRE SAVARD-TREMBLAY
LE SOUVERAINISME DE
PROVINCE
Montréal, Boréal, 2014, 226 pages

*Qu'est-ce qu'une «erreur» historique?
Une bourde de proportion colossale,
une décision malheureuse qui change le
cours de l'histoire. En mal.*

— Marianne, mercredi 31 juillet 2013

En lisant l'essai de Simon-Pierre Savard-Tremblay, j'ai eu l'impression de revoir un vieux film dans lequel j'avais eu un tout petit rôle et qui s'était très mal terminé. Le scénario en était relativement simple: l'histoire se passe au Québec lors d'une élection provinciale de 1973. Quelques jours avant le vote, le Parti québécois distribue dans les résidences du Québec une petite carte qui déclare que l'enjeu de l'élection consiste à élire un bon gouvernement et que la question de l'indépendance se règlera à une date ultérieure.

À la page 115 de son essai, Savard-Tremblay mentionne ce fait apparemment anodin et qualifie cette carte d'«étonnante». Elle avait en effet étonné aussi les militants fiévreux et pointilleux que nous étions à l'époque; il y avait de quoi: elle venait en totale contradiction avec le programme de notre parti qui ne faisait aucune distinction, ou si peu, entre la prise de pouvoir et la déclaration d'indépendance. Elle fut très fraîchement accueillie dans certaines régions et quelques candidats refusèrent même de la distribuer. Cette entorse majeure au programme du PQ n'a même pas suffi à augmenter le nombre d'élus indépendantistes; mais le ver était dans la pomme et, au congrès du parti en 1974, les membres adoptèrent une démarche qui dissociait la prise du pouvoir de la déclaration d'indépendance.

Alors là, ça devenait plus confus, le nombre d'étapes pour accéder à l'indépendance se multipliait. Le PQ devait en premier gagner une élection comme gouvernement provincial, puis gagner un référendum sur un mandat de négocier, puis négocier avec Ottawa les éléments d'une association indissociable de la souveraineté, et enfin tenir un autre référendum pour entériner le résultat des négociations avec le gouvernement fédéral! (p. 198) Cela consacrait la victoire de la vision stratégique de Claude Morin, le nouveau gourou politique de René Lévesque. L'«étapisme» était né et le «référendisme» aigu se propageait parmi la gent indépendantiste.

C'est alors que s'amorce le glissement vers le souverainisme de province. L'année 1974 représente le point de non-retour. Le Parti québécois a franchi une frontière de façon irréversible, adoptant carrément une nouvelle culture politique (p. 128).

Il me souvient qu'à l'époque, je soutenais avec d'autres militants que cette démarche était suicidaire, que nous mettions la main dans une «tordeuse» d'où il serait impossible de s'extraire. Comme nous avions raison! Et comme je regrette que nous ayons eu raison...

Le Souverainisme de province
est un ouvrage essentiel pour
quiconque veut comprendre
l'évolution et l'état de la question
nationale québécoise actuelle.

C'est de cette erreur historique que nous entretenons Savard-Tremblay. Il retrace en 225 pages le processus qui a mené le Parti québécois et le Québec à l'impasse politique dans lequel ils pataugent. Le thème central est évidemment le dramatique choix stratégique de 1973 et ses conséquences «atrophiantes» pour l'indépendance du Québec. L'essai semble tiré d'une maîtrise et cela se ressent un peu; on aurait pu élaguer ou alléger le propos. Je pense que l'auteur aurait pu défendre sa thèse en une centaine de pages. La conclusion, de la page 195 à 199, est une brillante synthèse pour ceux et celles qui n'ont pas le temps de tout parcourir.

Le livre ratisse large; pour les plus vieux, il rappellera des temps plus glorieux et il instruira les plus jeunes à l'histoire du mouvement indépendantiste, de la Révolution tranquille à aujourd'hui. L'auteur fait la genèse de l'indépendantisme au Québec, il s'attarde ensuite sur le souverainisme moderne avant d'aborder le cœur de son ouvrage dans la période 1973-1976, celle qui a vu la consécration de l'«étapisme». Il fait finalement le bilan du gouvernement du PQ de 1976 à 1980 avant de s'attarder sur les suites du référendum perdu.

Savard-Tremblay ne fait pas que le bilan de l'erreur historique du tandem Lévesque-Morin; il propose aussi des pistes d'action. Il invite les indépendantistes à faire consensus sur une réelle vision de l'intérêt national et à mettre de côté la logique partisane. On pourrait par exemple, nous dit-il, identifier des dossiers sur lesquels les intérêts supérieurs du Québec et ceux du Canada divergent fortement, la géopolitique de l'énergie et des ressources naturelles, notamment. Ainsi,



les différents acteurs politiques n'auraient d'autres choix que de se révéler au grand jour et de choisir leurs camps. Des mesures concrètes telles que la mise en place d'une déclaration de revenus unique, un Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications du Québec et de l'établissement d'une nouvelle Charte de la langue française pourraient participer au parachèvement du pays réel. Cette partie de l'exposé m'a personnellement paru plus faible, ou trop angélique peut-être...

Le souverainisme de province est un ouvrage essentiel pour quiconque veut comprendre l'évolution et l'état de la question nationale québécoise actuelle. Le nombre relativement impressionnant de recensions de l'ouvrage qui ont été faites en un court laps de temps en témoigne: Tania Longpré, du *Journal de Montréal*, Louis Cornellier du *Devoir*, Étienne Boudou-Laforce du *Huffington Post*, Mathieu Pelletier de la revue *Argument*, Bernard Rioux de *Presse-toi à gauche*, *L'Action nationale* et d'autres médias se sont donné la peine d'en parler. Ce que je reprocherais à l'auteur, c'est de ne pas avoir mis davantage l'accent sur la grande responsabilité historique des deux principaux acteurs de ce triste mélodrame: Claude Morin et René Lévesque. À ce propos je ne peux m'empêcher de signaler qu'en 2004 Martin Bisaillon avait déjà souligné en termes très acerbes les profondes lacunes politiques de René Lévesque. Son ouvrage (*Le Perdant*, Les Intouchables, 2004), mal fait et trop iconoclaste, fut fort mal accueilli à l'époque. Et pourtant il disait pour l'essentiel ce que Savard-Tremblay nous redit une dizaine d'années après, dans un essai certes beaucoup plus étoffé.

Bisaillon était très dur avec Lévesque, plus direct que Savard-Tremblay, il le qualifiait brutalement de perdant et non pas de «libérateur de peuple» tel qu'idéalisé par Félix Leclerc. En s'inspirant des mêmes sources que Savard-Tremblay, notamment Pierre Duchesne et Pierre Godin, il tend à démontrer que Lévesque et Morin ont lié de façon inextricable la souveraineté du

VOIR SOUVERAINISME

suite à la page 34

SOVERAINISME

suite de la page 33



Québec et l'association avec le Canada. Pire, il soutient, déclarations à l'appui, que le référendum n'était pour les deux hommes qu'une arme pour arracher des concessions à Ottawa (p. 49-51). Il est clair pour lui que Lévesque était un médiocre stratège : il a suivi Morin dans une démarche «étapiste» suicidaire ; il lui a gardé sa confiance même après qu'il eut appris qu'il recevait de l'argent d'Ottawa pour ses «services» ; dans les négociations qui ont suivi la défaite référendaire, les deux hommes se sont fait littéralement «rouler dans la farine» par le duo Trudeau-Chrétien. Bisailon suggère même que Trudeau préférerait avoir Lévesque que Bourassa à la table de négociations... «C'était un adversaire plus facile à combattre» (p. 47). Les deux auteurs soulignent que René Lévesque n'a jamais songé à démissionner, même après le revers référendaire cinglant et l'échec

constitutionnel humiliant qui s'en est suivi, alors qu'il avait souvent mis sa tête sur le billot lors de congrès du PQ ; chose à priori surprenante et édifiante.

L'essai de Savard-Tremblay a le mérite de mettre le doigt sur la raison principale de l'impasse dans laquelle se trouve le mouvement indépendantiste québécois. Il en désigne les vrais auteurs : Claude Morin, comme penseur, et René Lévesque, comme décideur. La statue du premier a commencé à être déboulonnée, même si on peut s'étonner de l'espace «médiatico-intellectuel» qu'il occupe toujours dans la planète Québec. *Le souverainisme de province* contribuera peut-être à ébranler le culte dont semble encore jouir parmi les indépendantistes et la population en général René Lévesque. Je ne sais pas si c'est souhaitable ; toute société a besoin de héros, tout symbolique puissent-ils être, pour se reconnaître et se transcender, à fortiori le Québec... ♦

GILLES LAPORTE ET VINCENT PARTEL LÉGENDES D'UN PEUPLE. LA BANDE DESSINÉE

Québec, Septentrion, 2014, 64 pages

Dans le cadre du projet collectif d'Alexandre Belliard, racontant l'histoire oubliée des francophones du Québec et du Canada ayant marqué la nation, vient de paraître la bande dessinée *Légendes d'un peuple* aux éditions Septentrion. L'historien Gilles Laporte et le bédéiste Vincent Partel y mettent en scène certains des personnages évoqués par Belliard dans les trois tomes de l'oeuvre éponyme parus depuis 2011.

On présente, dans de courtes capsules, cinq personnages historiques : Louis Hébert et son épouse Marie Rollet, une des premières familles à suivre Champlain à Québec, Pierre Le Moyne D'Iberville, navigateur et explorateur, Louis-Joseph Papineau, chef du Parti patriote, Louis Riel porte-parole de la cause des Métis, ainsi qu'Émilie et Nolasque Tremblay, fondateurs du Yukon. La structure de l'album respecte la chronologie historique depuis Louis Hébert, arrivé en 1617, jusqu'aux Tremblay établis au Yukon en 1893, de telle sorte que l'on peut voir certains liens entre l'installation de la famille Hébert à Québec, le courage de Marie Rollet, veuve de Louis Hébert, restée au pays malgré qu'il soit passé aux mains des Britanniques et la bataille navale de D'Iberville contre les Anglais. Dans une suite logique vient le récit des revendications de Papineau pour garantir l'autonomie du Bas-Canada puis celui de la lutte de Louis Riel défendant la liberté des Métis. Les quatre premières capsules évoquent les rapports entre oppresseurs et opprimés durant cette rude époque de colonisation en Amérique. La dernière histoire, dans un registre moins dramatique, raconte plutôt l'installation des francophones dans les Territoires du Nord-Ouest.

Le regroupement des contes répond à une certaine ligne politique qui se confirme avec le dernier texte, une légende wendate qui, d'une part, rappelle le métissage à l'origine de la nation, et d'autre part, sur le mode métaphorique, évoque le rapport de force entre les nations ayant construit le pays et le difficile équilibre à y maintenir. La fable met en scène un Amérindien pêchant pour sa subsistance en harmonie avec la nature : «Nous connaissons cependant chacun la règle du Manitou : jouer à armes égales pour servir de pâture au gagnant», mais l'équilibre est rompu par un militaire anglais chassant le canard avec son arme à feu et qui tue accidentellement l'Amérindien. Dans le phylactère on lit : «Nous formons un grand tout / Ni perdant, ni gagnant, demain ce sera mon fils qui te pourchassera». Cette légende semble donner tout son sens à l'ensemble de l'album dans lequel la fleur de lys est à l'honneur. D'ailleurs, la dernière planche montre un contemporain, sa guitare au dos devant une baraque identifiée comme étant *La maison du pêcheur*. Doit-on y voir un lien entre le pêcheur amérindien et le fils d'aujourd'hui ? Dans ce

dernier tableau, plusieurs indices soutiennent le ton patriotique de l'album : un personnage incarnant Alexandre Belliard avec sa guitare qui fut l'arme des indépendantistes de la Révolution tranquille, devant la maison du pêcheur au-dessus de laquelle flotte le drapeau des Patriotes et qui n'est pas sans rappeler le lieu de rassemblement en Gaspésie des futurs membres du FLQ à la fin des années soixante.

L'album, *Légendes d'un peuple*, est issu d'un projet éducatif louable auprès de jeunes élèves, mais dans son ensemble il ne satisfait malheureusement pas l'envie de connaître l'histoire de la nation francophone. Les récits anecdotiques trop courts favorisent peu la compréhension de ce qu'était la colonisation ni le climat sociopolitique de l'époque. Pour pallier leur brièveté, chacun de ceux-ci est précédé d'une rapide mise en contexte dans un cadre spatio-temporel précis servant à faire comprendre la portée de l'aventure qui est contée. On apprend davantage dans ces résumés que dans l'ensemble des histoires développées. Néanmoins, le souci de précision de l'historien Gilles Laporte se retrouve parfois dans certains phylactères dont la présence permet de saisir les enjeux dont il est question lorsque la narration n'y suffit pas. De plus, dans un souci pédagogique évident, une médiagraphie accompagne également chacune des chroniques du passé.

D'autre part, le choix des anecdotes devant servir à illustrer les périodes des francophones en Amérique est discutable. Tantôt on tente de cerner une vie entière en six planches comme c'est le cas de Marie Rollet, tantôt les auteurs ne ciblent qu'un seul événement, telle la bataille navale de D'Iberville contre les Anglais, se limitant à quelques dessins sans texte pour faire comprendre les affrontements violents de l'époque. L'épopée sur Louis Riel et les Métis, plus longue que les autres légendes, est celle qui nous informe le mieux, par contre on y évoque trop sommairement un personnage important, Marie-Anne Gaboury, grand-mère de Louis Riel et première femme blanche installée dans l'Ouest. Cela dit, l'album a néanmoins le mérite de faire une place significative aux femmes pionnières.

Les dessins, quant à eux, suscitent une certaine émotion par rapport à ce que pouvait être la vie dans ce grand pays sauvage. En ce sens, les planches qui illustrent l'aventure d'Émilie Fortin et de Nolasque Tremblay, traversant les terres désertes et froides du Grand Nord, rendent assez bien cette émotion. Précédant chacun des épisodes historiques, une planche symbolise, un peu à la manière des Vanités de l'époque baroque, les éléments clés qui composent la vie du personnage qui sera présenté.

Somme toute, cette bande dessinée est avant tout un outil pédagogique. Elle met en images les héros dont parle Alexandre Belliard, mais demeure difficilement détachable de ses chansons. On aurait aimé que cette bédé approfondisse la vie des personnages évoqués par Belliard un peu comme le fait l'anthropologue Serge Bouchard racontant celle des «remarquables oubliés».

Josée Simard

Professeure de littérature au collège Montmorency

